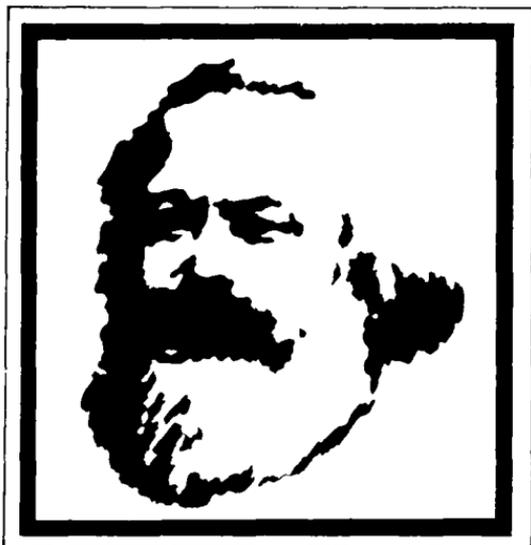


CAHIERS DU MARXISME



PIERRE LAMBERT

ACTUALITE

DU

PROGRAMME DE TRANSITION



20 août 1940 : avant de sombrer dans l'inconscience et dans la mort, les derniers mots que prononce Léon Trotsky sonnent comme un appel au combat : Dites aux camarades : je suis sûr de la victoire de la IV^e Internationale. En avant !

Cinq années se sont écoulées depuis que Léon Trotsky a écrit dans son journal d'exil :

« Rakovsky était au fond mon dernier lien avec l'ancienne génération révolutionnaire. Après sa capitulation, il n'est resté personne. Bien que ma correspondance avec Rakovsky eût cessé — pour raisons de censure — à partir de mon exil, néanmoins la figure même de Rakovsky était restée un lien en quelque sorte symbolique avec les vieux compagnons de lutte. Maintenant il ne reste personne. Le besoin d'échanger des idées, de débattre ensemble des questions, ne trouve plus, depuis longtemps, de satisfaction ; il ne reste qu'à dialoguer avec les journaux, c'est-à-dire à travers les journaux avec les faits et les opinions.

Et pourtant, je crois que le travail que je fais en ce moment — malgré tout ce qu'il a d'extrêmement insuffisant et fragmentaire — est le travail le plus important de ma vie, plus important que 1917, plus important que l'époque de la guerre civile, etc.

Pour être clair, je dirai ceci. Si je n'avais pas été là en 1917 à Petersbourg, la révolution d'Octobre se serait produite — conditionnée par la présence et la direction de Lénine. S'il n'y avait eu à Petersbourg ni Lénine ni moi, il n'y aurait pas eu non plus de révolution d'Octobre : la direction du parti bolchévik l'aurait empêchée de s'accomplir (cela, pour moi, ne fait pas le moindre doute !) S'il n'y avait pas eu à Petersbourg Lénine, il n'y a guère de chance que je fusse venu à bout de la résistance des hautes sphères bolchévistes. La lutte contre le « trotskysme » (c'est-à-dire contre la révolution prolétarienne) se serait ouverte dès mai 1917, et l'issue de la révolution aurait été un point d'interrogation. Mais je le répète, Lénine présent, la révolution d'Octobre aurait de toute façon abouti à la victoire. On ne peut en dire autant, somme toute, de la guerre civile (bien que dans la première période, surtout au moment de la perte de Simbirsk et de Kazan, Lénine ait eu un moment de défaillance et de doute, mais ce fut très certainement une disposition passagère, qu'il n'a même sûrement avouée à personne, sauf à moi). Ainsi je ne peux pas dire que mon travail ait été « irremplaçable », même en ce qui concerne la période 1917-1921. Tandis que ce que je fais maintenant est dans le plein sens du mot « irremplaçable ». Il n'y a pas dans cette affirmation la moindre vanité. L'effondrement de deux Internationales a posé un problème qu'aucun des chefs de ces Internationales n'est le moins du monde apte à traiter. Les particularités de mon destin personnel m'ont placé face à ce problème, armé de pied en cap d'une sérieuse expérience. Munir d'une méthode révolutionnaire la nouvelle génération, par-dessus la tête des chefs de la II^e et de la III^e Internationales, c'est une tâche qui n'a pas, hormis moi, d'homme capable de la remplir. Je suis pleinement d'accord avec Lénine (ou plutôt avec Tourguéniev) que le plus grand vice est d'avoir plus de cinquante-cinq ans. Il me faut encore au moins quelque cinq ans de travail ininterrompu pour assurer la transmission de l'héritage. »

Je m'excuse, camarades, d'avoir fait cette longue citation, mais, dans ce passage de Léon Trotsky, se trouvent posés tous les problèmes que nous avons à résoudre concernant les tâches à accomplir pour la construction du parti révolutionnaire et la reconstruction de la IV^e Internationale. Il les pose dans leur véritable dimension, la dimension

d'une avant-garde vivante, combattant dans l'histoire vivante de la lutte des classes, faite d'hommes et non d'abstractions mortes. Trotsky, en se référant à la capitulation du vieux révolutionnaire Rakovsky, qui a tenu six ans, de 1928 à 1934, dans les camps de Staline, indique clairement que la bureaucratie du Kremlin, dans sa lutte contre la révolution prolétarienne et pour protéger ses privilèges, a cherché à n'importe quel prix à détruire les liens de la continuité. Depuis 1848, depuis la Ligue des Communistes, ces liens ont matérialisé le lent et difficile combat des générations successives de révolutionnaires prolétariens qui ont transmis leur expérience aux jeunes générations.

La Ligue des Communistes, avec Marx et Engels, a transmis cette expérience à l'avant-garde qui constituera l'Association internationale des Travailleurs de la I^{re} Internationale et qui, avec l'aide de Marx et d'Engels construira les partis ouvriers de la II^e Internationale.

Après la mort de Marx, c'est avec l'aide d'Engels que cette expérience sera transmise à l'avant-garde révolutionnaire constituée, dès 1903 par les bolcheviques sous la direction de Lénine et par Rosa Luxembourg, qui éduqueront la jeune génération d'Octobre, celle de la III^e Internationale. Le but conscient de Staline a été de rompre le fil de la continuité. Trotsky, lui, dans tous ses actes, a voulu confondre son destin personnel avec la défense et le combat pour la révolution, pour l'humanité ; en 1935, il demandait cinq ans de vie pour assurer la transmission de l'héritage. Ces cinq années, il les aura et ces cinq années seront les plus dures, les plus poignantes de toute son existence. Il y verra la liquidation de toute la génération d'Octobre, tous les compagnons de Lénine, exterminés, torturés, salis et calomniés par Staline, il supportera, durant ces cinq années, les coups les plus terribles ; de ses deux fils, Léon Sedov sera assassiné par les agents de Staline qui se sont infiltrés dans les rangs de la IV^e Internationale ; Serge Sedov, jeune ingénieur, qui n'a jamais appartenu à une organisation politique, arrêté, disparaîtra, refusant de calomnier son père. Et ces cinq années ont été décisives pour armer d'une méthode révolutionnaire la jeune génération.

En 1936, il publie *La révolution trahie*, monument de la pensée marxiste, qui définit les bases principales et le programme de la révolution politique en U.R.S.S., dont la portée pratique a trouvé sa dimension la plus grande dans la révolution hongroise des Conseils de 1956, et aujourd'hui même en Tchécoslovaquie. Je me souviens, camarades, lorsqu'à 16 ans, j'ai lu pour la première fois *La révolution trahie*, de cette idée que Trotsky développait, je cite de mémoire : **Les rapports sociaux issus de la révolution d'Octobre vivent dans la conscience des masses ; j'avoue qu'avec une expérience insuffisante de la lutte de classe, cette phrase m'est apparue comme un rappel romantique du passé. Et pourtant, camarades, l'expérience a tranché, elle a montré ce que signifie, aujourd'hui : Les rapports sociaux d'Octobre vivent dans la conscience des masses.** Je me souviens qu'en 1947, au cours d'un congrès international à Paris, un vieux militant russe, Babenko, était venu et participait aux séances préparatoires.

Octobre vit dans la conscience des masses

Babenko n'était plus révolutionnaire, n'était plus trotskyste, n'était plus marxiste : Babenko est un homme qui a fait partie du comité central du parti communiste ukrainien pendant la guerre civile, il était membre du Conseil des commissaires du peuple d'Ukraine. En 1923, il avait pris position pour Trotsky, en 1927 il avait capitulé comme bien d'autres ; il était devenu professeur à Kiev. En 1937, il était arrêté, interrogé. Sa chance, si on peut dire, sa chance inouïe a été d'être interrogé par un juge d'instruction qui était nommé à cette époque par Yejov, je crois. Il se trouve que Staline avait désiré la disparition de Yejov, et comme Staline ne faisait rien à moitié, il a liquidé tous les juges d'instruction, y compris celui de Kiev, et l'a emprisonné d'ailleurs aux côtés de Babenko. Le nouveau juge d'instruction, qui ne connaissait rien de l'affaire, a donné 10 ans à Babenko. Celui-ci est parti dans les camps.

En 1941, l'armée rouge, qui avait été décapitée par Staline, dont le rôle néfaste dans ce domaine a été condamné et expliqué dans toute une série de livres et d'articles de la presse soviétique, l'armée rouge recule... Les armées hitlériennes sont devant Moscou... La révolution d'Octobre, le pays d'Octobre est foulé aux pieds par les armées des impérialistes nazis. C'est à ce moment que Staline fait appel dans les camps à ceux qui restaient de la vieille génération, aux bolchéviks, à ceux qui n'avaient pas capitulé, à ceux qui avaient capitulé mais qui n'avaient pas été fusillés : il leur demande de défendre la patrie socialiste, et alors, en sachant tous que Staline allait encore une fois trahir sa parole, cette vieille génération a pris le fusil, s'est engagée et devant Moscou, c'est elle qui a subi les chocs les plus difficiles, les plus décisifs de l'armée allemande super-équipée. Ils ont combattu pour le pays d'Octobre, pour la révolution de 1917, Babenko était ukrainien ; lui aussi s'est engagé dans l'armée rouge, et il m'expliquait :

Quand les armées hitlériennes sont entrées en Ukraine, sans nul doute elles n'ont pas été accueillies comme des ennemies, la collectivisation forcée, qui avait entraîné en Ukraine des centaines de milliers de morts, l'oppression nationale exercée par la bureaucratie soviétique, étaient insupportables à des centaines de milliers de personnes. Les populations d'Ukraine ont accueilli les armées hitlériennes sans cris, sans murmures, sans applaudissements... et, quelques semaines après, c'est en Ukraine que les bandes de partisans sont nées ; pourquoi sont-elles nées en Ukraine ? Parce que l'intervention allemande en Union Soviétique avait pour but le rétablissement de la propriété privée des moyens de production, et des centaines de milliers d'hommes, deux cents millions d'hommes, des dizaines de millions de paysans kolkhoziens, d'ouvriers tirent leur subsistance, leurs possibilités d'existence de ces conquêtes d'Octobre, de la propriété étatique de l'industrie, de l'agriculture kolkhozienne. Réintroduire la propriété privée des moyens de production en Ukraine signifie exterminer physiquement des centaines de milliers d'hommes, de femmes, de jeunes, ça signifie, en définitive, exterminer les Ukrainiens. Et c'est la raison pour laquelle les Ukrainiens ont pris les armes.

Les rapports d'Octobre vivent dans la conscience des masses : il

faut comprendre ce que cela signifie ; la conscience des masses est le produit des conditions matérielles d'existence, les conditions d'existence matérielles sont produites par les hommes eux-mêmes. Détruire les rapports de production édifîés par la révolution russe, c'est détruire physiquement les hommes, les travailleurs, les kolkhoziens. Et c'est ainsi que ce qui m'était apparu en 1936 comme quelque chose de beau du point de vue style s'est chargé d'une réalité dès 1947, et c'est cette réalité que nous avons vue se manifester en 1956 en Hongrie, quand la révolution hongroise des Conseils, sans connaître un seul mot du programme de la révolution politique, tel qu'il était défini dans *La révolution trahie* écrite par Trotsky en 1936, 20 ans après, a fait sien point par point, tout le programme de la révolution politique. Oui, les rapports d'Octobre vivent dans la conscience des masses, oui, le programme de la IV^e Internationale qui, en 1938, au cœur des plus profondes défaites du prolétariat, exprimait les tendances fondamentales du développement de l'Humanité, de l'Histoire de la lutte de classe, 20 ans après, au mois d'Octobre 1956, des millions d'hommes ont fait de ce programme une réalité de sang et de chair.

Aujourd'hui, camarades, en Tchécoslovaquie que voyons-nous ? Nous voyons des millions et des millions de prolétaires, des millions et des millions de paysans refuser la bureaucratie, mais, tout en refusant la bureaucratie, manifester de la façon la plus totale leur attachement aux conquêtes socialistes. Oui, le mouvement tchécoslovaque, et aujourd'hui cela est même reconnu par les staliniens, n'est pas un mouvement qui met en cause les conquêtes de la révolution, mais au contraire, c'est la volonté des masses, des masses d'ouvriers et de paysans, de contrôler ces conquêtes, de les faire sortir du guépier, de l'impasse dans lesquels en définitive, la gestion bureaucratique les amène, qui s'exprime dans ce mouvement.. Voilà, camarades, ce que signifie l'enseignement de Léon Trotsky dans le « Programme de transition ». Oui, Léon Trotsky avait raison de faire confiance, jusqu'à l'heure de sa mort, au prolétariat soviétique ; la Hongrie, la Tchécoslovaquie aujourd'hui le démontrent et avec ces mouvements de masse, une nouvelle génération prend place dans le combat, Cette nouvelle génération a déjà des noms, des figures, c'est Pavel Litvinov, c'est Larissa Daniel, c'est l'écrivain Soljesnitsyne, ce sont Kuron et Modzelewsky, c'est le révolutionnaire Michnik, tous vérifient cette affirmation de Trotsky selon laquelle le marxisme est l'expression consciente d'un processus historique inconscient. Tous ces événements montrent que le programme de transition avait prévu, dans ses grandes lignes, le développement de toute la marche historique de l'humanité.

Bien évidemment, le programme de transition n'avait pas donné de dates, parce que le marxisme ne saurait être considéré comme une prophétie ; le marxisme est la science du prolétariat, et j'y reviendrai tout à l'heure. C'est une science de la révolution prolétarienne qui implique des millions et des millions de processus qui sont ordonnés par la lutte des classes, et, dans la lutte des classes le marxisme ne peut trouver son expression que dans une fusion complète entre la théorie et la pratique. Mais cette fusion complète entre la théorie et la pratique a besoin d'une médiation : l'organisation, le parti, l'Internationale. Et dans ce sens, le programme de la IV^e Internationale n'est pas simplement le programme de transition, ce qu'à rédigé Trotsky n'est pas simplement un programme marxiste, c'est LE programme marxiste dans son essence, parce que c'est le programme de l'organisation qu'il faut construire.

De 1933 à la fondation de la Quatrième Internationale

Septembre 1938, il y a 30 ans à peu près, la première Conférence, dite conférence de fondation de la IV^e Internationale, est réunie dans la petite maison de grande banlieue que le vieux révolutionnaire Alfred Rosmer, qui n'est plus marxiste, a prêté à une quinzaine de personnes, je ne dis pas de militants, parce que la plupart ont, depuis, quitté le militantisme. Parmi eux, Zombrowsky, dit Etienne, qui a organisé le meurtre de Léon Sédov, le fils et le collaborateur de Trotsky, un des agents les plus estimés du Guépéou, les plus estimés de Staline et qui organisa l'assassinat de Léon Trotsky, Zombrowsky, qui ensuite passera aux aveux, lorsque, arrêté aux Etats-Unis par le F.B.I. dans les années 50, il abandonnera la bureaucratie et informera l'impérialisme américain de tous les rouages de la N.K.V.D. La IV^e Internationale est déclarée et proclamée. Quinze personnes la proclament, dont un certain nombre vont abandonner moins d'un an après tout combat pour la révolution prolétarienne, et parmi eux figure un provocateur infiltré dans les rangs de la IV^e Internationale. Dérision ? Camarades, il faut regarder ce qu'il y a derrière. Il faut savoir ce que signifie ce petit incident, cet événement apparemment minime qu'a été la fondation de la IV^e Internationale.

En 1933, Léon Trotsky, qui construisait depuis 10 ans l'opposition de gauche en U.R.S.S. et à l'échelle internationale, fait opérer un tournant stratégique fondamental dans la lutte des communistes jusqu'à cette date. La lutte menée par les communistes à l'échelle internationale, et quand je dis les communistes, je veux dire ceux qui étaient opposés à Staline, était une lutte qui avait pour axe le redressement de la III^e Internationale. Mais, en 1933, le prolétariat allemand est défait sans combat. Trahi par Staline et par la social-démocratie le prolétariat allemand perd l'une des plus fortes positions du prolétariat international : pour Trotsky le problème est important, il ne proclamera pas tout de suite qu'il faut rompre avec la III^e Internationale, mais il établira tout de suite le bilan de cette trahison, il en mesurera la portée, et, dans les mois qui vont suivre, après réflexions et discussions, Léon Trotsky avance que la défaite du prolétariat allemand résultant de la capitulation de l'Internationale communiste a la même importance historique que la capitulation de la social-démocratie en 1914. Cette capitulation, les révolutionnaires y ont répondu en disant : la II^e Internationale est morte, vive la III^e Internationale ! Aujourd'hui, rien ni personne ne pourra désormais redresser la III^e Internationale, la bureaucratie stalinienne est passée définitivement du côté de l'ordre bourgeois.

Certes, camarades, il était, à cette époque, difficile d'admettre ces idées de Trotsky. A cette époque, les différents partis communistes continuaient un combat formel pour la révolution. C'était la « troisième période » de l'Internationale communiste, la période ultra-gauche, celle qui voyait les ouvriers sociaux-démocrates accusés de social-facisme, celle qui voyait des batailles menées à l'échelle internationale à des dates fixées d'avance, le 1er août, le 1er septembre, le 18 octobre, parce que, tous les jours de la semaine ou tous les jours de l'année ou tous les jours du mois, la période était telle, expliquaient les bureau-

crates, que les conditions objectives étaient réunies pour la victoire de la révolution prolétarienne. C'est une période où les P.C. se présentaient comme des partis communistes qui luttèrent pour la classe ouvrière, sur le terrain de la lutte de classe, qui condamnaient la politique de collaboration de classe de la social-démocratie. C'étaient des partis qui, formellement, étaient révolutionnaires. Il n'a pas fallu deux ans pour que ces partis, le Parti Communiste Français notamment, abandonnent tout. Il n'a pas fallu deux ans, il a fallu simplement le pacte Laval-Staline.

Laval se rendit à Moscou pour signer un pacte avec Staline et celui-ci lui dit : **Je comprends et j'approuve pleinement les crédits militaires nécessaires pour élever et hisser la défense nationale de la France au niveau de ses besoins. Et, immédiatement, les députés communistes qui, depuis toujours, votaient contre les crédits de guerre, vont voter les crédits militaires. Et du jour au lendemain, en quelques semaines, ça n'a pas duré longtemps, ils vont devenir les défenseurs de la France éternelle, tendre la main à Jeanne d'Arc, Maurice Barrès, je ne sais plus qui encore, et même aux Jeunesses patriotes, aux Volontaires nationaux qui étaient les organisations fascistes de l'époque. Ils deviennent partisans de l'Union Sacrée, ils sont même plus que pour l'Union Sacrée, ils sont pour l'union de tous les Français, pas seulement les bons Français, mais y compris les mauvais Français. En quelques jours, en quelques semaines, le parti communiste a changé totalement. Il a vérifié par là même, et, à sa suite, tous les partis communistes ont vérifié ce que Léon Trotsky avait expliqué dès 1933 : l'Internationale communiste et tous ses partis sont passés définitivement du côté de l'ordre bourgeois. Il faut donc construire une nouvelle Internationale, il faut donc construire la IV^e Internationale.**

Trotsky commence le combat... un combat extrêmement difficile... un combat où il s'efforce de convaincre, où il s'efforce de rassembler partis et courants : pendant cinq ans, une longue, large, ample discussion se développe à l'intérieur du mouvement trotskyste international et on peut dire même plus largement à l'intérieur d'une avant-garde qui ne se proclamait pourtant pas trotskyste. Cette discussion est extrêmement importante ; en 1938, quand Trotsky à la suite de cette discussion, décide de fonder la IV^e Internationale, nous avons immédiatement à l'intérieur des rangs des trotskystes un recul de toute série de militants : par exemple Pierre Frank, qui est aujourd'hui dirigeant du « Secrétariat unifié », révisionniste, Pierre Frank, à ce moment explique « C'est une erreur de proclamer la IV^e Internationale, il faut continuer le combat pour la construction de la IV^e Internationale. » Ils n'ont pas compris... Pierre Frank n'a pas compris, plus tard non plus d'ailleurs, il ne comprendra pas la signification de la proclamation de la IV^e Internationale. Les idées ne sont pas désincarnées, elles correspondent à des forces matérielles. Un programme n'est pas une succession de mots d'ordre, n'est même pas un mot d'ordre, ce n'est pas une succession d'idées, mais une charte pour un parti révolutionnaire.

Pour le marxisme, un programme est l'incarnation du parti. Sans programme pas de parti, pas d'Internationale. Sans Internationale, sans lutte pour l'Internationale, le programme ne vaut rien ; il est impossible de comprendre le marxisme, sans comprendre que le marxisme n'est pas une idéologie: les marxologues trahissent la pensée marxiste. Le marxisme, c'est Engels qui l'a expliqué, est inséparable de l'action révolutionnaire. Engels qui, à propos de Marx, a dit : **Marx n'était pas seulement un savant, c'était avant tout un lutteur, un combattant de la révolution prolétarienne, et c'est parce qu'il était ce combattant de**

la révolution prolétarienne qui à chaque étape organisait le prolétariat et son avant-garde, c'est pour cela qu'il a pu être Marx et fonder le marxisme. Et, dans ce sens, la proclamation de la IV^e Internationale, ou plutôt le refus de la proclamation de la IV^e Internationale, ne signifiait pas autre chose que la crainte d'affronter les appareils bourgeois qui dominent la classe ouvrière : les appareils du stalinisme et de la social-démocratie.

Ainsi, c'est dans ce sens que la proclamation de la IV^e Internationale, sur laquelle Trotsky eut la majorité au sein du Comité exécutif du « Mouvement pour la IV^e Internationale », était quelque chose de juste. Je vous avoue pour ma part, que, personnellement à cette époque, j'étais d'accord avec Frank. Il y en avait d'autres, et je veux au moins en signaler un qui a rompu avec Trotsky à cette époque : il s'appelait Isaac Deutscher, il a, comme vous savez, écrit beaucoup de livres, il était considéré de son vivant comme un « kremlinologue » distingué.

Il écrivait dans la *Manchester Guardian* des choses qui d'ailleurs n'étaient pas toujours inintéressantes ; il a écrit une « monumentale » biographie de Léon Trotsky, et dans cette biographie il y a des choses intéressantes... Il y a des choses intéressantes, mais il y a le récit des dernières années de Trotsky, dans lequel Isaac Deutscher est quand même obligé de parler de la IV^e Internationale. Il règle ce problème-là en quelques pages ; au fond, il trouve ridicule que Trotsky ait gaspillé son intelligence, ses capacités, son génie historique, ses forces à construire une IV^e Internationale qui, selon lui, n'avait pas d'avenir. Il trouve cela ridicule ; il est clair que c'était sa position en 1938, puisque, en 1938, Deutscher a décidé de quitter la IV^e Internationale. Après tout, Deutscher est parfaitement en droit d'être en désaccord avec Trotsky. Personne ne lui reprochera. Mais là se pose un problème : Deutscher se veut historien, il veut faire l'histoire, la biographie de Léon Trotsky. C'est donc de cette biographie qu'il s'agit, ce n'est pas de Deutscher, il s'agit d'une vie précise, celle d'un homme précis qui s'appelait Léon Trotsky. On a le droit de polémiquer avec L. Trotsky mais au moins il eût été, je ne dis pas bienséant, je dis normal, de présenter les positions de Léon Trotsky telles qu'elles étaient, parce que, pour Léon Trotsky, ce n'était pas une sucette de vieillard, c'était le sens de sa vie, c'était le sens d'une vie qu'il a sacrifiée pour la IV^e Internationale. On présente Trotsky comme le Chevalier de la légende, le fondateur de l'armée rouge qui, dans son train, parcourt tous les fronts de la guerre civile ; et on travestit, on ridiculise son combat pour la IV^e Internationale, pour interdire à la jeune génération d'avancer dans la voie de l'assimilation de l'œuvre et de la vie de Léon Trotsky.

J'ai parlé d'Isaac Deutscher, mais je pourrais donner beaucoup d'autres exemples parce que chacun sait qu'il est très facile de trahir le marxisme au nom du marxisme, la révolution socialiste au nom de la révolution socialiste, les soviets au nom des soviets, Trotsky au nom de Trotsky et cela, c'est une longue histoire qui n'est pas encore terminée.

Certes, il serait présomptueux pour nous, militants trotskystes, qui avons adhéré à cette époque à la IV^e Internationale, de considérer que dans nos jeunes années, nous avions assimilé son programme. Car si, effectivement, comme j'ai essayé de l'établir, le fil de la continuité n'a pas été totalement rompu et que Trotsky a pu léguer aux jeunes générations l'héritage de trois révolutions, l'héritage du marxisme ; si effec-

tivement ce travail a pu être fait, il reste que Staline en écrasant, en assassinant tous les militants de la génération d'Octobre, avait réussi dans une large mesure à rompre cette continuité révolutionnaire qui est indispensable pour que les jeunes générations puissent assimiler par leur propre expérience les leçons de l'histoire. Il faut comprendre ce qu'ont signifié pour les jeunes militants que nous étions, les procès de Moscou. En août 1936, exactement le 6 août 1936, je me souviens que, dans un parc de ma ville natale, Montreuil, je lisais *L'Humanité* : c'était août 1936, et, pour la vieille génération, août 1936 signifie quelque chose... Juin 1936 venait de déferler — la révolution espagnole avait commencé, c'était la certitude de la victoire, le prolétariat européen reprenait l'assaut, bientôt des grèves éclataient dans la Ruhr et la Rhénanie aux mains des nazis. Et, dans *L'Humanité*, on lisait que Zinoviev compagnon de Lénine, déclarait : « Je suis un traître, je suis un hitlérien, je suis un vendu à l'Allemagne. » Zinoviev, Kamenev, tous les vieux bolchéviks, tous se salissent, tous seront tués d'une balle dans la nuque.

Il faut comprendre ce qu'a pu signifier pour des militants qui venaient à la révolution prolétarienne, qui venaient au trotskysme, cette chute de plomb, qui d'un seul coup, dans le ciel bleu de l'été 1936, tombait sur leurs épaules. Cette vieille génération, il lui a fallu comprendre, assimiler que pendant des années elle resterait comme exilée dans sa propre classe. Le stalinisme nous coupait les voies de la classe ouvrière, ce programme révolutionnaire de l'histoire, ce programme dont la vie allait démontrer qu'il correspondait à la vérité du développement historique, ce programme, camarades, les jeunes militants révolutionnaires — et les vieux qui étaient avec eux à cette époque — ont dû, en définitive, en discuter en vase clos. Ils étaient bloqués par la force contraignante du stalinisme. Les résultats étaient inéluctables : une partie des vieux militants trotskystes céda et capitula, tel fut le cas de Naville, et je ne jeterai pas la pierre à Naville... Naville a été l'un de ceux qui ont répondu à l'appel de Léon Trotsky en 1924-1925 à un moment où il était plus facile de rester membre du parti communiste. Naville, de 1924 à 1940, a tenté d'être trotskyste ; il a cherché les voies et les moyens de construire une organisation. La force contraignante du stalinisme a été telle qu'elle a rejeté Naville sur des positions purement intellectuelles. Les défaites du prolétariat ont fait le reste. Naville usé et affaibli a capitulé en 1940. Le reproche qu'on peut faire à Naville, ce n'est pas tellement d'avoir capitulé, c'est d'avoir, pendant des années, défendu une cause pour, après 1945, justifier en fait le stalinisme ; d'autres militants ont fait comme lui.

Après l'assassinat de Léon Trotsky

En 1940, quand nous apprenons la mort de Léon Trotsky, nous sommes une poignée de jeunes, ces jeunes qui n'ont aucune expérience, qui n'ont pas pu acquérir cette expérience, et il est bien normal qu'en l'acquérant nous ayons fait toutes sortes d'erreurs : il nous a fallu assimiler le programme dans la chair et dans le sang, il nous a fallu, en définitive, payer très cher pour cela parce qu'il n'est pas possible de faire autrement... parce qu'est dure l'assimilation de la révolution prolétarienne, dans la lutte des classes, en apprenant ce que signifie la lutte des classes ; non pas comme des curés rouges qui vont apporter la

vérité aux travailleurs, mais comme des militants qui participent à la lutte des classes, armés d'une stratégie, d'un programme, d'une tactique... comme des militants qui sont capables de comprendre comment, à chaque étape, construire un parti révolutionnaire. Oh ! ça n'a pas été facile !... et les erreurs n'ont pas manqué ; la principale, nous l'avons commise à la fin de la guerre.

Nous n'avions pas compris que la première étape de la radicalisation des masses dans cette période révolutionnaire passait obligatoirement et nécessairement à travers les grandes organisations. Nous nous étions éduqués pendant quatre ans sur une perspective juste : la deuxième guerre impérialiste se transformera en guerre civile, les soviets devront naître de cette guerre impérialiste qui sera transformée en guerre civile ; il suffit de voir ce qui s'est passé en France pour comprendre que, dans une série de domaines, dans les milices patriotiques, dans les comités de libération —, dans certains cas, dans les comités d'usines qui s'étaient créés, on avait effectivement affaire à des embryons de soviets.

Mais la force contraignante du stalinisme, à nouveau, a liquidé toutes ces possibilités révolutionnaires. Ce que nous n'avions pas compris c'est que, même si elles se développaient, à la première étape, le mouvement des masses ne pouvait pas ne pas aller dans le sens, en définitive, du soutien à des organisations qu'elles connaissent et qu'elles chargent, avec leurs illusions, d'un contenu révolutionnaire que ces organisations n'ont plus. Nous n'avions pas compris, nous étions persuadés qu'en 1944 cette guerre impérialiste qui se transformait en guerre civile allait immédiatement reproduire le schéma d'Octobre : le parti bolchévik, d'abord minoritaire dans les soviets et qui, au bout de neuf mois allait prendre le pouvoir, ce parti bolchévik étant le Parti Communiste Internationaliste, section française de la IV^e Internationale. Il nous a fallu l'apprendre par l'expérience, et pourtant, camarades, toutes ces choses, toutes ces idées qui sont si simples, elles sont écrites chez Marx, chez Lénine, chez Trotsky. Elles sont la substance même de la stratégie léniniste de la construction du parti révolutionnaire et de la lutte pour la révolution prolétarienne. Il ne suffit pas de les lire... il faut les vivre, il ne suffit pas de les lire... il faut avoir ce programme et agir avec ce programme. Il nous a fallu apprendre à combattre, et cela coûte très cher quand on ne voit pas clair, et ça se paye toujours par des crises, par des scissions, par le désarroi, par des départs, par le scepticisme, par le doute... Oui, tout le monde, et vous le savez camarades, se plait à se gausser des scissions, et des crises qui ont sévi dans les rangs de la IV^e Internationale. A tous ceux-là, au dernier d'entre eux qui s'appelle Vallère, j'ai demandé dans **Informations Ouvrières** : « Et ton bilan à toi ? » — parce que tous ces gens-là eux aussi, ont un bilan, eux qui ne font pas de scissions, eux qui ne subissent pas de crises. Ils ont été au P.S.O.P. (Parti Socialiste Ouvrier et Paysan) d'avant-guerre. Qu'est devenu le P.S.O.P. ? Au premier coup de canon de la guerre impérialiste, il n'en est rien resté. Après la guerre ils sont entrés dans une organisation qui s'est appelée l'**Action Socialiste Révolutionnaire** — l'A.S.R. — elle a duré trois ou quatre mois et elle s'est volatilisée ; ils sont rentrés au P.S.U. : Qu'est-ce qui se passe au P.S.U. ? Vous le savez aussi bien que moi.

En fait, à tous ceux-là, nous pouvons dire : apprenez aujourd'hui, y compris avec nos erreurs, le bilan qui a été le nôtre, à nous trotskystes, qui, depuis 1936, combattons pour la IV^e Internationale en France. Oui, nous avons fait des erreurs, mais il n'y a aucune tendance en France

et dans le monde qui a été capable de rendre compte comme nous avons rendu compte, même avec toutes nos erreurs, des événements qui se déroulaient, des événements qui allaient venir. Et sur ce plan, nous pouvons en définitive discuter de ce bilan.

Il reste que les difficultés ont toujours des conséquences : des hommes cherchent, même quand ils sont militants, des voies plus faciles, des raccourcis pour construire le parti révolutionnaire, pour vaincre. Ils prétendent trouver dans les conditions objectives des motifs pour abandonner le combat — comme si ces conditions objectives étaient autre chose que le produit de l'activité consciente ou inconsciente des hommes, à travers la lutte des classes. Les conditions objectives ne sont pas nées de Dieu ou du diable ! Ils ont cherché, ils cherchent, les uns du côté de la social-démocratie, les autres du côté du stalinisme, une issue vers la désertion. On cherche, et d'une manière naturelle, quand le doute, le scepticisme, la volonté de trouver des voies de traversée, des voies plus rapides pour la victoire s'insinuent dans la conscience des militants, d'une manière toute naturelle ces militants sont conduits vers la social-démocratie, vers le stalinisme.

En 1947, toute une série de militants valeureux, qui avaient combattu dans les rangs de la IV^e Internationale durant la guerre — et il n'était pas facile pendant la guerre de lutter pour la fraternisation avec les soldats allemands et en même temps contre l'hitlérisme, il n'était pas facile de dire : il faut la révolution prolétarienne, et de refuser l'Union Sacrée avec la bourgeoisie — toute une série de ces militants sont passés à « l'Action Socialiste Révolutionnaire », puis ont traversé un mouvement éphémère qui s'appelait le « Rassemblement Démocratique Révolutionnaire », avant de disparaître. En 1951 enfin, la plus grande crise que le trotskysme international ait connue, a commencé dans les rangs de la IV^e Internationale. Je ne m'étendrai pas sur cette crise, ce serait trop long pour moi de l'expliquer, je dirai simplement ceci : la lutte a commencé sur des problèmes en apparence mineurs. Au départ, des militants disaient : la guerre va éclater dans les deux à trois ans qui viennent ; nous étions un certain nombre à dire : peut-être que oui, peut-être que non, on verra bien. De toute façon, cela ne nous semblait pas un problème extrêmement important. Mais, quelques semaines après, les vrais problèmes se trouvaient posés.

Si la guerre éclate, disaient Pablo, Frank, Germain, si elle doit éclater dans les deux ou trois ans qui viennent, il est impossible, dans ce court délai, de construire le parti révolutionnaire et la IV^e Internationale. Dans ces conditions, dans les conditions de la guerre froide d'aujourd'hui et de la guerre chaude qui va éclater demain, la bureaucratie stalinienne, placée dans les conditions de la guerre froide, sera contrainte de réaliser le socialisme à sa manière. Camarades, nous touchions là au programme, au nœud des problèmes, au centre des questions, nous touchions en définitive à la signification d'un programme, comme l'expression d'une lutte consciente de militants conscients, construisant une organisation en intervenant dans la lutte des classes. Parce que s'ils avaient raison, le programme était alors faux, puisque le programme dit : la bureaucratie stalinienne est passé définitivement du côté de l'ordre bourgeois. Si celle-ci peut réaliser le socialisme à sa manière, alors il faut dire que la voie de l'histoire vers le socialisme est celle de la bureaucratie, même avec les crimes sans nom de Staline, il faut dire que les ossements des vieux bolchéviks qui, avec Lénine et Trotsky avaient dirigé la révolution d'Octobre et ont été massacrés par Staline, ont pavé le chemin vers une société qui mène, en définitive, au

développement des forces productives, c'est-à-dire à un essor, à une avance de l'humanité — alors il faut dire que Staline avait raison, non seulement contre Trotsky, mais même contre Lénine qui, dès 1923, voulait engager le combat contre Staline.

Il faut d'ailleurs aller plus loin. Si cela est vrai, cela voudrait dire que ce que Marx a établi à travers l'ensemble de son travail théorique, est faux, à savoir qu'après le capitalisme, le seul système social qui peut naître au sein du régime capitaliste est le socialisme : cela voudrait dire qu'il s'est inséré entre le capitalisme et le socialisme, entre l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, et le socialisme, une formation sociale intermédiaire qui s'appelle le régime bureaucratique. Alors Marx s'est trompé, alors la théorie de la valeur est erronée. Voilà les implications d'une telle bataille, et vous admettez avec moi, camarades, que nous aurions trahi notre cause si nous avions abandonné le combat et refusé la scission avec ceux qui, dans la IV^e Internationale, Pablo, Frank, Germain, voulaient nous imposer cette capitulation dans le stalinisme, qui n'était, en fait, pas autre chose qu'une capitulation devant la bourgeoisie.

Nous avons dit non... et nous avons payé cher, parce qu'il est bien évident que cette scission s'est produite au sommet de la IV^e Internationale. Nous sommes des bolchéviks et nous savons quelle importance représente la direction dans la construction d'un parti révolutionnaire, bâti sur les règles du centralisme démocratique. Si la crise s'est développée à ce niveau, cela veut dire que les forces et les pressions qui s'exerçaient sur nous ont été telles, que les faiblesses qui étaient les nôtres ont été telles qu'il nous a fallu entrer dans un processus de longue durée de reconstruction de la IV^e Internationale. Ce processus, nous l'avons mis en route dès 1952-53 avec nos camarades anglais et d'autres sections, nous le poursuivons aujourd'hui... il n'est pas encore terminé. Voilà, camarades, ce que je désirais souligner dans la première partie de mon exposé.

Camarades, dans ces derniers jours, lorsque, face à ma table de travail, je préparais cette conférence, j'ai été saisi, très sérieusement, d'une profonde angoisse... je me demandais comment j'allais en une heure et demie dégager l'extraordinaire richesse de principes d'un programme qui concerne l'expérience historique plus que séculaire du prolétariat international. Dès le départ, il me fut clair qu'il me serait impossible de prétendre exposer l'ensemble des problèmes de principe qui sont concentrés dans le programme de la IV^e Internationale. J'avais donc primitivement décidé de choisir six questions : la place de la IV^e Internationale dans l'histoire, que je viens d'exposer ; une discussion sur les fondements théoriques et les principes de la IV^e Internationale et le marxisme de notre époque, à savoir la portée de la thèse selon laquelle les forces productives ont cessé de croître ; la question du gouvernement ouvrier et paysan ; le programme de la révolution politique en U.R.S.S. et la défense de l'Union Soviétique ; enfin le caractère transitoire des mots d'ordre et la méthode de construction du parti. Vous admettez avec moi qu'il m'est impossible de traiter ces six thèmes et j'ai donc d'abord choisi de traiter les trois ou quatre premiers. Finalement, je suis obligé de me borner à traiter d'un seul problème, la thèse de base du programme de transition, selon laquelle les forces productives ont cessé de croître, me réservant si M. le président le permet, de consacrer une partie de ma réponse à la dernière question : la méthode de construction du parti révolutionnaire.

« Les forces productives ont cessé de croître »

Dans le programme de transition, il est dit :

La prémisses économique de la révolution prolétarienne est arrivée depuis longtemps au point le plus élevé qui puisse être atteint sous le capitalisme. Les forces productives de l'humanité ont cessé de croître. Les nouvelles inventions et les nouveaux progrès techniques ne conduisent plus à un accroissement de la richesse matérielle...

Il est clair que nous avons là un problème qu'il est nécessaire de débattre, car il n'y a que Trotsky et les trotskystes qui soutiennent que cette thèse est vérifiée par les faits. Toutes les autres tendances du mouvement ouvrier disent le contraire, et je ne parle évidemment pas ici des idéologues de la bourgeoisie qui, bien évidemment, sont obligés d'affirmer que leur système a un avenir et, par conséquent, que les forces productives poursuivent leur ascension. La social-démocratie estime que les forces productives continuent de croître, les staliniens de même et également les pablistes, Mandel, toutes les tendances qui se disent révolutionnaires : Rouge, le Mouvement du 22 mars, les anarchistes ; si l'on prend une par une ces tendances, sur cette question-là il y a un accord total, global entre elles ; cet accord n'esquise pas « l'unité des révolutionnaires », mais l'unité de ceux qui se proclament révolutionnaires avec les penseurs de la bureaucratie stalinienne et du réformisme.

Le marxisme procède du développement des forces productives comme le moteur de la marche en avant de l'humanité. La notion marxiste de forces productives n'en fait pas une catégorie abstraite de la réalité sociale. Les forces productives et le mode de production qui leur correspond sont des rapports sociaux ; dans la société capitaliste ces rapports sociaux sont l'expression des rapports entre la bourgeoisie et le prolétariat. Marx écrit en 1859, dans la préface à la « Contribution à la critique de l'économie politique » : Le mode de production de la vie matérielle conditionne le processus de vie sociale, politique et intellectuel en général. Ce n'est pas la conscience des hommes qui détermine leur être ; c'est inversement leur être social qui détermine leur conscience. C'est la place des hommes dans la production sociale qui détermine leur conscience ; en régime capitaliste, les rapports de propriété dans lesquels se meuvent les forces productives sont ceux qui résultent de la propriété privée des moyens de production, possédés par le capital. Le prolétariat, lui, met en œuvre ces moyens de production et n'a pour toute propriété que sa force de travail.

Marx poursuit : A un certain stade de leur développement, les forces productives matérielles de la société entrent en contradiction avec les rapports de production existants ou, ce qui n'en est que l'expression juridique, avec les rapports de propriété au sein desquels elles s'étaient mues jusqu'alors. De formes de développement des forces productives qu'elles étaient, ces rapports en deviennent des entraves. Alors s'ouvre une époque de révolution sociale... les rapports de production bourgeois sont les rapports de production existants ou, ce qui n'en est que l'expression non dans le sens d'une contradiction individuelle, mais d'une contradiction qui naît des conditions d'existence sociale des individus ; cependant, les forces productives qui se développent au sein de la société bourgeoise créent en même temps les conditions matérielles pour résoudre

cette contradiction. Je m'excuse de cette longue citation, mais je crois qu'elle est absolument indispensable pour l'intelligence de la question. Elle est absolument indispensable parce que de deux choses l'une : ou Marx a raison ou Marx a tort. Je conçois parfaitement qu'on puisse polémiquer avec Marx et expliquer qu'il s'est trompé dans telle ou telle partie de son raisonnement ou dans tout son raisonnement ; mais ce qu'il est impossible d'accepter, je ne dirai pas au nom des intérêts de la lutte pour la révolution prolétarienne, mais simplement au nom de la vérité, c'est que des gens se proclament marxistes et, en fait, remettent en question cette thèse fondamentale de Marx, à savoir qu'un mode de production déterminé est considéré par lui comme progressif quand il permet le développement des forces productives et comme réactionnaire, comme régressif à partir du moment où il ne permet plus le développement des forces productives. Mais il faut être conséquent ; si, aujourd'hui, les forces productives continuent à croître, cela veut dire que le pronostic de la révolution prolétarienne a été réfuté par l'Histoire, cela veut dire que nous avons devant nous une longue période de montée du capitalisme, cela veut dire qu'aujourd'hui il s'agit, non pas de la lutte pour la révolution socialiste, mais de l'adaptation au système capitaliste, de la capitulation devant lui, et c'est bien ce que font tous ces gens. Il faut comprendre, que si on abandonne cette thèse selon laquelle les forces productives ont cessé de croître, on justifie, par là même, la position des staliniens qui expliquent, et qui expliquaient en mai-juin 1968 : les conditions ne sont pas réunies pour la révolution prolétarienne. Il est d'ailleurs évident dans la mesure où les staliniens, en baptisant la phase actuelle de l'histoire de **capitalisme monopoliste d'Etat**, en en faisant une étape distincte de l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, et en attribuant à ce nouveau système social, le **Capitalisme-Monopoliste d'Etat**, la faculté de développer les forces productives, prétendent par là justifier leur politique de capitulation devant la bourgeoisie.

Si les forces productives continuent leur ascension dans ce système capitaliste-monopoliste d'Etat, dans ces conditions, les mesures que prend ce système pour assurer la progression des forces productives sont en partie progressives, et c'est ainsi qu'ils nous expliquent non seulement que les forces productives matérielles se développent, mais que le prolétariat croît (et non seulement le prolétariat, mais les étudiants, les intellectuels, les ingénieurs, les cadres ; j'y reviendrai tout à l'heure) : c'est dire qu'à partir de là on s'intègre dans la réforme Fouchet. Vous voyez donc, camarades, toute l'importance de ce débat ; il est au cœur de tous les problèmes ; il est tellement au cœur de tous les problèmes que ceux qui, aujourd'hui, critiquent les staliniens comme n'étant pas révolutionnaires, par exemple les dirigeants anarchistes, les pablistes, Rouge, Lutte Ouvrière, appuient eux-mêmes toute leur politique sur l'affirmation que le capitalisme continue son ascension (c'est ainsi que le célèbre théoricien Mandel professe la théorie du néo-capitalisme comme une phase qui s'est insérée, après l'impérialisme, entre le capitalisme et le socialisme et est caractérisée par un nouveau développement des forces productives). On comprend alors qu'ils ne cessent d'osciller, que d'un côté ils boycottent et de l'autre côté ils acceptent la réforme Fouchet-Faure, pour ensuite, refuser de participer aux organismes mis en place par cette réforme. Ces oscillations sont rendues inévitables par la base théorique qui est la leur, car elle est en contradiction avec le marxisme.

Ces problèmes ont une importance décisive, car, si les aspirations

au bonheur, à la liberté, à la justice ont toujours existé dans le cœur des hommes, depuis qu'il y a des exploités et des exploités, le problème à résoudre, c'est de créer les conditions matérielles qui pourront assurer ce bonheur, cette liberté et cette justice. Les esclaves crucifiés après la défaite de Spartacus exprimaient cette tendance irrépressible qui existe dans le cœur des exploités, mais ils devaient être battus... ils ne pouvaient pas ne pas être battus. Il faut comprendre, de même, que toutes les horreurs de la période de l'accumulation primitive du capital, cette période qu'a connue, entre 1820 et 1840 l'Angleterre, un peu plus tard la France, où l'on a vu des générations entières, des enfants de 10 ans, même de 8 ou 6 ans travailler pendant 14, 16 ou 18 heures par jour sur les machines parce qu'ils avaient les doigts très fins pour saisir les fils de soie, étaient inéluctables. Le Capital, qui s'est nourri de la destruction physique de milliers, de centaines de milliers d'enfants de prolétaires —, ce Capital avait un avenir historique, parce qu'il assurait effectivement alors le développement des forces productives.

Il est bien évident que les révolutionnaires de cette époque devaient combattre les conséquences du mode de production capitaliste, mais ils devaient constater, il leur fallait constater que le capitalisme était facteur de progrès et de civilisation. Mais aujourd'hui, comme Marx l'avait prévu, comme Marx l'avait analysé, les conditions matérielles de la satisfaction des besoins de l'humanité sont réunies, et c'est cela qui peut, aujourd'hui, donner au prolétariat l'assurance que ses buts révolutionnaires ne sont pas utopiques. Ces conditions matérielles, elles sont réalisées, non seulement parce que les forces productives ont atteint le seuil de la socialisation des moyens de production, mais parce qu'elles étouffent dans le cadre de la propriété privée des moyens de production et du carcan de l'Etat national, qu'elles tendent à briser ce cadre et ce carcan. C'est parce que ce qu'a établi Marx comme un pronostic, ce que Lénine, en 1914, a exprimé en termes scientifiques, dans *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, se trouve réalisé, c'est pour cela qu'aujourd'hui, nous pouvons dire que la révolution prolétarienne est une perspective correcte. Autrement il n'y aurait là pour nous qu'une vague aspiration qui ne pourrait en fait trouver les moyens de sa réalisation.

Alors, camarades, il faut maintenant, à partir des définitions que je viens de donner, qui sont celles mêmes de Marx, celles mêmes de Lénine, qui définissait l'impérialisme comme la réaction sur toute la ligne, quel que fût le régime politique, comme un capitalisme parasitaire, pourrissant, un capitalisme agonisant, il faut maintenant considérer ce problème des forces productives pour voir si Lénine avait raison, si Trotsky, qui a repris les positions de Lénine dans le *Programme de transition* avait raison et si, par là même Marx avait raison.

Ce problème est suffisamment ample pour qu'il soit maintenant nécessaire d'y accorder quelques minutes. Les forces productives sont une catégorie qu'il est nécessaire de caractériser. Qu'est-ce que les forces productives ? Pas autre chose que le produit de l'activité des hommes ; la catégorie des forces productives est une catégorie sociale, donc humaine. Elle ne vient ni de Dieu, ni du diable, elle est une réalité de l'histoire humaine. Les forces productives ont différentes composantes : il y a, d'une part, effectivement la technique, et sans nul doute, la technique a fait des bonds en avant, ce que d'ailleurs le *Programme de transition* ne contestait absolument pas puisque, tout de suite après la thèse sur les forces productives, on y lit : *Les nouvelles inventions et*

nouveaux progrès techniques ne conduisent plus à un accroissement de la richesse matérielle. Il est donc clair que, lorsque Trotsky affirmait que les forces productives ont cessé de croître, il ne contestait absolument pas que la technique continuerait à se développer ; il disait que le progrès des techniques n'engendrerait plus un développement des forces productives, mais aboutirait, au contraire, à la transformation de ces forces de production en force de destruction. Car la notion de forces productives n'est évidemment pas indépendante de la finalité de ces forces productives ; les forces productives ascendantes, dans la phase ascendante du capitalisme, étaient un facteur de culture, et si, par exemple, un certain Jules Ferry, qui avait une grande barbe, qui était la plus fieffée canaille qui existe sur cette terre, qui enfumait Tunisiens et Indochinois, ce Jules Ferry, s'il a fait passer les lois sur l'école laïque, gratuite et obligatoire, ce n'est pas qu'il avait un quelconque amour pour les enfants des prolétaires, c'est que les forces productrices exigeaient que des ouvriers qualifiés sachent lire et écrire, ajusteurs, tourneurs, il fallait leur apprendre leur métier qualifié.

Aujourd'hui, tout le phénomène de la décadence, de la déchéance de la classe ouvrière est justement lié au fait que les nouvelles techniques, telles que l'automatisation, ne mènent pas dans le cadre du régime capitaliste, à une élévation du niveau technique et culturel des masses d'ouvriers et d'intellectuels, mais au contraire à leur déchéance, en fait à une déqualification généralisée.

La destination des forces productives, disions-nous, est capitale, et il est nécessaire, ce que ne font jamais les publications du Parti Communiste Français, ni les publications pablistes, de discuter de cette destination ; car, aujourd'hui, le moteur de l'économie capitaliste en déclin, ce sont les crédits militaires, une injection grandissante de crédits militaires dans l'économie.

Les forces productives se transforment en forces destructives

Je vais vous donner quelques exemples : le budget américain s'élevait en 1968 à 83 milliards de dollars, et vous savez l'importance de l'Amérique dans l'économie mondiale ; je pourrais prendre d'ailleurs le cas de l'Angleterre ou de la France, et j'aboutirais aux mêmes conclusions. J'ai pris volontairement les Etats-Unis parce que le poids de l'impérialisme américain dans les domaines de la politique, de l'économie, du commerce, des finances mondiaux est tel que ce qui se passe aux Etats-Unis a immédiatement une répercussion sur ce qui se passe dans tous les autres pays du monde. 83 milliards de dollars, de crédits militaires ; pour comprendre ce que cela signifie, mentionnons qu'en 1934 le pourcentage des crédits militaires dans le budget des Etats-Unis était de 10 %. En 1968, ce pourcentage est de 54 %. En 1929, toujours aux Etats-Unis, le pourcentage des crédits militaires par rapport au revenu national était de 1 %. En 1968, il dépasse 10 %. En 1913, le budget militaire des Etats-Unis s'élevait à 335 millions de dollars, en 1929 à 838 millions de dollars, en 1938 à un milliard 221 millions de dollars et en 1968 à 83 milliards, 66 fois le montant de 1936, et il s'agit là d'un minimum, d'un minimum parce qu'il faut ajouter à ces 83 milliards officiellement avoués, 10 milliards et demi pour les intérêts d'une dette publique qui est

essentiellement l'héritage des guerres passées, et encore 7 milliards de dollars pour les pensions des anciens combattants ; en fait, les dépenses militaires directes s'élèvent ainsi aujourd'hui, aux Etats-Unis, à 100 milliards de dollars.

Et indirectement ? Mon camarade Chenet a établi, dans une revue syndicale, que les dépenses militaires sont à l'origine de l'emploi de plus de 20 pour cent de la population active travaillant dans l'industrie, auxquels s'ajoutent les 2 millions et demi d'hommes engagés ou conscrits. Depuis 1952, les dépenses militaires sont d'un montant au moins égal à l'investissement industriel en machines et constructions ; et, certaines années, elles ont été supérieures au chiffre global de la formation de capital fixe, y compris les constructions. Cette affirmation est confirmée par *Business Week*, qui conclut un article en expliquant que le montant des crédits militaires en 1968 équivaut à l'ensemble des profits nets d'impôts de toutes les sociétés américaines. Le moteur de l'économie de profit est donc bien l'injection grandissante de crédits militaires, le plus immense gaspillage de travail humain. Ainsi les forces productives n'ont pas aujourd'hui pour finalité d'accroître la richesse matérielle de l'humanité, mais se transforment sous nos yeux en leur contraire, en forces de destruction. Le capitalisme, naguère progressif, est devenu, avec l'impérialisme, la réaction sur toute la ligne ; autrefois les forces de production, à l'intérieur du régime de la propriété privée des moyens de production, poursuivaient leur marche en avant ; aujourd'hui un changement qualitatif est intervenu, elles se transforment en leur contraire, elles préparent la plus grande des catastrophes de l'humanité. Et l'on nous dira que le programme de la IV^e Internationale n'est pas vérifié par les faits, que les forces productives continuent à croître !

Camarades, je voudrais encore ajouter ceci : par leurs effets directs ou indirects, les dépenses militaires contribuent à la formation de près de 30 pour cent du produit national brut aux Etats-Unis. Pour se faire une idée précise de l'importance de la défense nationale dans l'économie des U.S.A., il faut rappeler que les forces armées de ce pays emploient un pourcentage de diplômés de l'enseignement du secondaire plus élevé et un pourcentage de diplômés de l'enseignement supérieur aussi élevé que n'importe quelle entreprise civile. En second lieu, elles dépensent directement 8 milliards et demi de dollars pour la recherche et le développement, et indirectement, une telle somme que le tout représente la moitié du total des dépenses faites pour la recherche et le développement par le gouvernement, l'industrie et les universités tous ensemble. Et la plus grande partie des dépenses de recherche et de développement, dans l'industrie et les universités, est directement affectée par le gouvernement à des recherches militaires. En troisième lieu, le Pentagone adjuge directement chaque année pour 45 milliards de contrats à 22 000 entreprises qui, à leur tour, sous-traitent des contrats à plus de 100 000 entreprises. Quatrièmement, le même Pentagone a sous contrat 20 pour cent de tous les ingénieurs et électriciens du pays, 40 pour cent de tous les physiciens, 60 pour cent de tous les ingénieurs en électronique. Cinquièmement, il exerce une pression considérable sur toutes les branches des services transports, entreprises et commerce de détail. Sixièmement, enfin, il maintient l'économie de cinq Etats dans une dépendance étroite des emplois militaires. Il est donc évident que les dépenses militaires exercent une influence puissante, aussi bien sur la structure que sur le fonctionnement de l'économie. Et le poids

du complexe militaro-industriel se fait sentir tout aussi lourdement dans toute la vie politique du pays.

Voilà les bases de ce que le monde entier, des libéraux bourgeois aux bourgeois moins libéraux, des sociaux-démocrates, des staliniens, des centristes, des pablistes, des rédacteurs de *Rouge* aux rédacteurs de *Lutte Ouvrière* et d'autres, appellent la capacité du capitalisme de surmonter en partie ses contradictions.

Près de 55 000 milliards d'AF' affectés en 1968 dans le monde libre aux crédits de guerre, ce qui ne comprend pas les milliers de milliards qui, indirectement, sont dévolus à la préparation de la 3^e guerre mondiale. Le journaliste allemand qui a établi ce chiffre estime que, bientôt, le montant des dépenses militaires, à l'échelle du « monde libre », s'élèvera à 95 000 milliards d'anciens francs. Car ce qu'un ignorant intéressé comme M. Jean-Jacques Servan-Schreiber appelle le miracle américain, n'est pas autre chose que l'application des mesures qu'un homme qui, en son temps, a été, lui aussi, qualifié de miraculeux, le Dr Schacht, avait réalisé pour l'Allemagne. En effet en 1933-1936, en Allemagne, des millions et des millions de chômeurs ont retrouvé du travail, d'une part parce que la crise cyclique s'était quelque peu atténuée, mais d'autre part et surtout parce que l'Allemagne est passée à une économie d'armement. Cette économie d'armement a exigé de plus en plus d'injections de crédits militaires dans l'économie allemande.

Il faut bien comprendre la signification de l'économie d'armement : les crédits militaires soustraient, momentanément, au marché une part des forces productives pour les affecter à une destination improductive ; mais la fraction correspondante du capital social continue son mouvement, elle distribue salaires, profits, etc., c'est-à-dire qu'elle doit s'insérer à nouveau dans l'économie et, par là même, la transformation de l'économie dite de paix en économie d'armement trouve rapidement ses limites. En 1937, exactement au mois de septembre 1937, le docteur Schacht, qui était ministre de l'Economie Nationale sous Hitler, a été voir son Führer pour lui dire que cela ne pouvait pas durer, parce que si cela continuait, il était clair que nous allions à la guerre. Hitler lui rétorque qu'il le savait. « Mais nous allons la perdre... », a répliqué Schacht. « Que proposez-vous d'autre ? », a demandé Hitler. Schacht a démissionné car il n'avait rien d'autre à proposer, car, d'une manière automatique, logique, implacable, l'économie d'armement doit se transformer en économie de guerre et si mon camarade Chenet a raison dans les chiffres qu'il donne, si ce qu'il dit correspond à la réalité et je crois que cela correspond à la réalité d'après les chiffres que fournissent les journalistes américains eux-mêmes, si, aujourd'hui, aux Etats-Unis, 30 pour cent du produit national brut sont « créés » par les crédits militaires, cela signifie que l'économie américaine commence à basculer de l'économie d'armement vers l'économie de guerre.

La principale force productive

Il faut le comprendre, ces problèmes ont une importance décisive. Mais, dans la catégorie des forces productives, il n'y a pas simplement la production et la destination de cette production. La principale des forces productives, pour un marxiste, c'est la classe ouvrière, c'est-à-dire la classe qui met en œuvre le capital, celle qui, en fait, est la

source, par son travail, par sa force de travail, du développement de toute la civilisation.

Camarades, à tous ceux qui nous parlent des miracles que serait capable de réaliser aujourd'hui l'impérialisme mondial, susceptible de surmonter ses contradictions dans le cadre d'un nouveau régime, baptisé capitalisme monopoliste d'Etat ou néo-capitalisme, il faut poser, de ce point de vue, quelques questions de plus. Certes, avec l'injection toujours grandissante de crédits militaires, dont je viens de définir la signification immédiate et historique, le capitalisme a pu surmonter dans une certaine mesure les effets des crises, effets qui n'auraient pas manqué d'être beaucoup plus amples à différentes périodes. Mais, camarades, indépendamment du fait que cette capacité géniale de capitalistes géniaux, de passer, par leur mouvement conscient, à un nouveau stade qui s'appelle le néo-capitalisme, nous prépare la troisième guerre mondiale atomique, il est bien évident qu'il faut aussi examiner à une échelle historique la signification de cette toute petite période qui, en fait, ne dure pas plus que 10 à 12 ans. Grosso modo, on peut dire que c'est au tournant du siècle que le capitalisme s'est transformé en impérialisme. La manifestation la plus éloquente, si je puis dire, en a été la première guerre impérialiste mondiale, celle de 1914 à 1918, avec ses 30 millions de morts, dont 10 à 12 millions de victimes de ce qu'on a baptisé la grippe espagnole et qui n'était pas autre chose que le choléra et la famine, auxquelles il faut ajouter plus de 7 millions de blessés graves. Pour la guerre de 1940-1945, ces chiffres peuvent être multipliés par trois. En l'espace d'une génération, de 120 à 150 millions d'hommes sont morts sur les champs de bataille au nom d'un système qui, paraît-il, est encore progressif. Et, si nous y regardons de plus près, il est bien évident qu'en 1913, et cela nul n'en peut douter, l'Europe et le monde étaient à la veille d'une nouvelle crise économique, et que cette crise économique n'a été surmontée que par les moyens que l'on sait, c'est-à-dire par la guerre impérialiste. En 1919, à la fin de la guerre, il y a une nouvelle crise, une crise de retransformation de l'économie de guerre en économie dite de paix. En 1920-1922, il y a eu une phase ascendante de l'économie; en 23-24, nouvelle crise, en 24-28, période de ce qu'on a appelé la « prospérité d'après-guerre ». 1929-1934, c'est la grande crise, la destruction massive de richesses, le gaspillage effréné du travail humain; et cette crise de 1929 ne sera surmontée que par la préparation à la guerre, qui commence dès cette période. 1937, c'est l'économie d'armement qui se développe dans le monde entier; 1940-1945, la crise est conjurée comme en 1913. 1945-1950 (1955 pour l'Europe, principalement pour la France), c'est la période de reconstruction et c'est seulement en 1955 qu'on atteint, en France, le niveau de production de 1938. Mais en 1949, aux Etats-Unis, la « récession » s'avance, et ne sera surmontée que grâce à la guerre de Corée (1951); c'est évidemment une manière progressive, comme chacun sait, d'exprimer la montée des forces productives que de faire la guerre. Puis, à partir de 1955, nous avons effectivement, soutenue par une injection grandissante de crédits de guerre, une période de prospérité.

Ainsi, de 1918 à 1969, nous avons, sur 65 années, 18 à 20 ans au maximum qui correspondent à des périodes de prospérité, et cela sur les bases que j'ai définies tout à l'heure. Camarades, il faut comprendre ce que signifie aujourd'hui la survie du Capital, avec, comme seule perspective, la destruction physique pour des millions et millions d'hommes, aujourd'hui où les problèmes des marchés, où les problèmes de

l'exportation des capitaux se posent avec l'ampleur que nous avons vue au mois de novembre 1969. Aujourd'hui réintégrer l'U.R.S.S., la Chine, les pays de démocratie populaire au sein du circuit de l'impérialisme mondial, est une nécessité vitale pour le Capital, mais cela signifie préparer une troisième guerre mondiale, c'est-à-dire préparer la bouçherie la plus sanglante que l'humanité ait connue, dans laquelle les bases mêmes de la civilisation humaine pourraient, en fait, être anéanties. C'est cela la perspective, la perspective c'est que, d'ores et déjà, cette civilisation tout entière, cette culture tout entière, toutes ces connaissances, tout le travail des intellectuels, des savants, des étudiants sont orientés, non pas vers le développement des forces productives, mais vers la destruction. De la recherche, aux Etats-Unis, ce ne sont, comme on dit, que des « retombées » qui atteignent l'industrie de consommation.

Mais cela même, aujourd'hui, n'est qu'un aspect du problème ; le capitalisme reste le capitalisme, y compris dans sa période de décadence, y compris dans sa période d'agonie. Le capitalisme, les lois du capital restent les mêmes et continuent à fonctionner, la concurrence entre les capitalistes continue à jouer, et il suffit de savoir ce qui se passe aujourd'hui entre B.S.N. et Saint-Gobain pour comprendre ce qu'est la loi immanente du capital, la concurrence, qui implique la bataille de tous les capitalistes, et de chaque capitaliste en particulier, pour étendre son marché au détriment des autres ; cela signifie abaisser ses prix de revient pour prendre des marchés aux autres, et cela se fait dans deux directions : d'une part, la surexploitation du travail par l'intensification de la productivité dans les cadres existants, d'autre part, la substitution de la machine au travail humain. On parle aujourd'hui de deuxième révolution industrielle, celle de l'automation, mais ce terme est faux, il n'y a pas de deuxième révolution industrielle, car la première révolution industrielle était source de main-d'œuvre, elle était source de travail pour la classe ouvrière, tandis que ce que l'on appelle la deuxième révolution industrielle, dans le cadre du régime capitaliste, c'est, en fait, l'expulsion des travailleurs de leur travail. J'aurais voulu vous expliquer un certain nombre de choses sur l'automation ; je vous citerai simplement les paroles du président d'un trust américain de fabrication d'ordinateurs. Selon ce monsieur, les optimistes comparent volontiers ce phénomène de l'automation à la révolution industrielle, mais c'est une erreur. En dernière analyse, cette dernière révolution créait des emplois, mais la nouvelle technologie rend démodés, non seulement nos machines classiques, mais aussi les hommes dits modernes. Maintenant, dit-il, nous utilisons des machines d'une subtilité telle qu'elles suppriment des emplois ; et il poursuit, en disant : je réfute ce mythe selon lequel les victimes de l'automation peuvent être reclassées et trouver un nouvel emploi, exigeant une meilleure formation, et mieux rémunéré ; beaucoup d'ouvriers ne peuvent être reclassés, beaucoup de cadres ne seront pas reclassés à cause de leur âge, ou même de leur déformation professionnelle ; on ne peut pas plus reclasser les gens contre leur gré, qu'on ne peut créer des emplois par un tour de passe-passe. Mais, camarades, toutes les organisations syndicales d'aujourd'hui sont pour le recyclage dont les conséquences ne peuvent être que ce qui vient d'être dit ; non seulement les organisations syndicales, mais tous les bavards, mais tous ceux qui n'étaient pas des bavards, mais pleins d'illusions, qui voulaient réformer l'Université en mai et en juin, que nous disaient-ils ? Ils nous disaient qu'il faut une Université du soir, ouverte aux travailleurs qui travaillent, pour quoi faire ? pour se recycler. Quand on

refait le monde dans sa tête, il ne correspond jamais au monde réel, il ne correspond jamais à la réalité sociale.

Le même auteur continue : il faudrait créer pour les Etats-Unis, d'ici 1970, et cela a été écrit en 1966, 36,5 millions de nouveaux emplois ; l'accroissement démographique fournira 12 millions et demi de jeunes en état de travailler, tandis que l'augmentation de la productivité des ouvriers éliminera, principalement à cause de l'automation, 24 millions d'emplois. Voilà ce que signifie l'application des nouvelles méthodes de cette « deuxième révolution technologique ». Aucune catégorie n'en est exempte, aucune ne pourra passer au travers ; par exemple aux Etats-Unis aujourd'hui, il y a un ordinateur qui est construit, qui fonctionne, il permet d'accélérer le processus de l'éducation et de remédier au manque d'enseignants. Cet ordinateur s'occupe individuellement de chaque élève, il lui fournit tous les éléments de connaissance nécessaires, l'interroge, enregistre ses réponses et le mène pas à pas à son propre rythme, à travers le programme complet du cours. Il fait en même temps un rapport détaillé sur le comportement de l'élève... vous avez compris, camarades ! Les enseignants, qui étaient, jusqu'à maintenant, une catégorie privilégiée comme chacun le sait, ces enseignants, aujourd'hui, qui doivent prodiguer leur enseignement à une jeunesse vouée au chômage et à la déqualification, il existe désormais des ordinateurs qui peuvent faire leur travail mieux qu'eux. Voilà ce qu'est aujourd'hui la mise en place de l'automation.

Certes, la mise en place de l'automation, dans un régime qui serait libéré de la propriété privée des moyens de production, réintégrerait effectivement le travail humain dans sa signification réelle, abolirait la division entre le travail manuel et le travail intellectuel. Certes, l'automation est la preuve palpable que les forces productives sont arrivées à un tel degré de développement, qu'il leur faut le socialisme, qu'il leur faut la révolution prolétarienne. Et l'obstacle qui empêche les travailleurs de prendre pleinement conscience de cette nécessité, une nécessité qu'ils ressentent et qui est ressentie par des millions de jeunes, qui l'était par les 10 millions de grévistes de mai-juin 1968, qui sentaient instinctivement que tout était possible, c'est un obstacle interne au mouvement ouvrier. Je n'ai pas la possibilité, camarades, et je m'en excuse, de vous lire ce que les staliniens écrivent concernant le développement des forces productives, ce que Mandel écrit concernant le développement des forces productives, ce que Rouge écrit concernant le développement des forces productives. Ils ont tous la même position, cette position de principe qui est la leur et qui veut que le capitalisme ait un avenir. Aujourd'hui, c'est cet obstacle interne qu'il faut lever. Toutes les conditions objectives sont mûres pour le socialisme, elles commencent à pourrir, a dit Léon Trotsky dans le **Programme de transition**. Il faut lever cet obstacle, et lever cet obstacle, c'est construire le parti révolutionnaire, c'est défendre le programme marxiste, c'est reconstruire la IV^e Internationale, c'est ne pas accepter que l'on touche à ce programme, sans apporter faits, documents, éléments, analyses. Lever cet obstacle, c'est refuser à ceux qui d'ailleurs n'usurperont plus tellement longtemps la qualification de trotskystes, le droit de s'affirmer tels, alors qu'ils remettent en question les fondements programmatiques de la IV^e Internationale, les fondements du marxisme.